
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

PETITE ANTHOLOGIE POÉTIQUE,

OU

CHOIX DE POÉSIES

À L'USAGE DE LA JEUNESSE,

TIRÉES

DES MEILLEURS AUTEURS MODERNES,

PAR



M. G. B.

Nottingham:

G. SIMONS, CHAPEL BAR.

AVANT-PROPOS.

En offrant ce petit recueil au public, nous croyons faire plaisir à beaucoup de jeunes personnes qui nous l'ont demandé. La rime étant plus facile à retenir que la prose est ordinairement employée dans l'enseignement de la langue Française ; mais malheureusement les morceaux choisis maintenant en usage, sont généralement parlant au-dessus de la portée des jeunes intelligences.

Nous espérons avoir fait un choix, où l'on peut trouver, non les chefs-d'œuvres des différents poètes, mais des morceaux assez beaux, pour que nos jeunes lecteurs désirent les connaître plus à fond.

PREFACE.

It has generally been acknowledged of late years, that one of the best methods of acquiring a pure and correct pronunciation of the French, or any other modern language, is, by learning every day, a small portion of some good and classic author. Poetry is usually employed for this purpose, as more easily retained than prose; and yet there has not been published in England, a single collection that can be safely placed in the hands of young persons. The little volume now offered to the public, was begun at the earnest request of some young friends, and by the assistance of others, it has assumed its present form. We trust that the pleasing character and easy measure of many of the poems, may assist in removing a few of the difficulties, which must always be met with in every new pursuit; and that this small collection may be found an acceptable addition, to the many excellent works, for the use of young persons.

July 1st, 1837.

TABLE.

LE PRISONNIER.

Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille
Du cachot noir,
Vole, vole sans crainte ;
Aux bords de cette enceinte
J'aime à te voir.

Légère, aérienne,
Dans ta robe d'ébène,
Lorsque le vent
Soulève, sous tes plumes,
Comme un flocon d'écumes,
Ton corset blanc.

D'où viens-tu ? qui t'envoie
Porter si douce joie
Au condamné ?
O riante compagne !
Viens-tu de la montagne
Où je suis né ?

Viens-tu de la patrie
Eloigné et chérie
Du prisonnier ?
Fée aux luisantes ailes ;
Conte-moi des nouvelles
Du vieux foyer ?

Dis-moi s'il est encore
Un endroit où l' Aurore,
Fille des airs,
Se mire aux larmes blanches,
Qui dorment sur les branches
Des sapins verts !

Oh ! dis-moi si la mousse
Est toujours aussi douce :
Et si parfois
Au milieu du silence
Le son du cor s'élance
Du fond d'un bois ?

Si quelque ombre de femme,
Pensive comme une ame,
Ne s'en vient plus
Prier dans la chapelle,
Lorsque la cloche appelle
A l' Angélus ?

Dis-moi si l'homme espère
Encore sur cette terre
Quelques beaux jours ;
Si la blanche aubépine
Au haut de la colline
Fleurit tonjours ?

Si celle que j' adore
M' attend et pleure encore ;
Mais ne dis pas
Le nom chéri de celle
Que j' adore, hirondelle,
Ou parle bas.

Il pleut : la nue est sombre ;
Le vent souffle dans l'ombre
De la prison.
Hélas ! Pauvre petite,
As-tu froid ? entre vite
Au noir donjon.

Tu t' envoles !...... J'y songe :
C'est que tout est mensonge
Espoir heurté ;
Il n' est dans cette vie
Qu'un bien, digne d'envie,
La Liberté.

NOTES.

Ces vers sont extraits de la Gazette de Ste Pélagie, nous ignorons le nom de l' auteur.

Aurore. Lumière qui paraît avant que le soleil soit sur l'horizon. Les anciens en ont fait une déesse.

Angélus. Prière chrétienne, qui se fait le matin, á midi et le soir.

Ste. Pélagie. Nom d'une prison.

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? Je n'en sais rien :
L'orage a frappé le chêne

Qui seul était mon soutien.
De son inconstant haleine,
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon ;
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

A. V. ARNAULT.

Zéphir. Toute sorte de vents doux et agréables.

Aquilon. Vent du nord.

L' ECOLIER.

" La victoire était sa compagne,
Et le globe de Charlemagne,
Etait trop léger pour ses mains."

VICTOR HUGO.

" A genoux ! à genoux ! au milieu de la classe,
L' enfant mutin !
Dont l' esprit est de feu pour l' algèbre, et de glace
Pour le latin !"

Ainsi parlait le maître à l' élève indocile,
Car l' écolier
Etait du petit nombre ardent et difficile
A se plier.

Enthousiaste et fier, comme on l' est à son age
Dans le midi,
Ses yeux noirs éclairaient d' une lueur sauvage,
Son front hardi.

Loin de ses compagnons, dans les heures de trève,
Pensif et seul,
Aux beaux jours, il s'en va s'asseoir avec son rêve
Sous un tilleul.

Car aux plaisirs bruyans on dirait qu'il préfère
Le noir chagrin ;
Et son maître a songé parfois qu'il pourrait faire
Un bon marin.

L'hiver ! c'est la saison qu'il aime ! que de charmes
N' a-t-elle pas,
Quand le ciel aux enfans semble jeter des armes
Pour leurs combats ?

Alors ce sont des forts, des redoutes de neige,
Un grand château ;
Puis un mouchoir flottant qui couronne le siége
Comme un drapeau !

Et puis des boulets blancs, dont la grêle foudroie
Les rangs pressés !
Puis les cris triomphans des soldats, et leur joie
S'ils sont blessés !

Géographe apprenti, quelquefois il s'amuse
A situer
Les vieux empires peints sur des cartons, qu'il use
A remuer.

Un jour que, s'essayant sur la route inconnue
Qu 'il mesura,
Montgolfier, triomphant s'envolait dans la nue,
L' enfant pleura.

Oh ! que ne planait-il ainsi loin de la terre,
Fier, et pareil,
A l' oiseau souverain qui s'en va solitaire
Droit au soleil !

D' où vient donc cette flamme à cette jeune tête
Et ce frisson
Quand il sent, indigné, qu'une chaîne l' arrête
Dans sa prison ?

D' où lui vient ce mépris des études vulgaires ?
Et dans son cœur,
Ce tourment, où se mêle avec des bruits de guerres
Un cri vanqueur ?

A-t-il donc par un coin soulevé le grand voile
De l' avenir ?
Et d'un secret de gloire entend-il une étoile,
L' entretenir ?

Non ; il pense à son père, à son île captive,
A son ciel pur,
A ses rivages nus où se roule plaintive
La mer d' azur ;

Il songe à son rocher qu'il aime mieux qu'un monde ;
A son berceau,
Que le ciel a placé tremblant au bord de l'onde
Comme un roseau.

Puis il se dit :—Je veux épouser une fille
D' Ajaccio :
L' été, j' établirai ma petite famille
A Vecchio.

Que nous serons heureux dans notre maison blanche,
Aux gazons verts,
Qu' indique au gondolier le palmier qui se penche
Au bord des mers.

C'est là que je mourrai, comme ceux de ma race!
Car, ignoré,
J' aurai passé dans l'ombre, et sans laisser de trace
Je m'en irai ! .....

Alors au fond de l'ame il sentait la tempête
Qui s'élevait!
Il l'écoutait, croisait les bras, baissait la tête,
Puis il rêvait.

Rêvait-il qu'il faudrait par front un diadême,
Dans sa maison ;
Et qu'on l'appellerait de son nom de baptême :
Napoleon !

" A genoux ! à genoux ! au milieu de la classe,
L'enfant mutin !
Dont l'esprit est de feu pour l'algèbre, et de glace
Pour le latin."

A. De Beauchesne.

NOTES.

Trêve. relâche.

Montgolfier. Le premier aéronaute.

L'oiseau souverain. L'aigle.

Son île captive. La Corse.

Ajaccio, et Vecchio. Villes de la Corse.

LA MENDIANTE.

AU CIMETIÈRE DE BERLIN.

La pauvre femme est là, devant le cimetière,
Bien vieille et ne pouvant presque se soutenir,
Elle implore l'aumône et prie, et sa prière
Parle de mort et d'avenir.

Là, du matin au soir, tous ceux que l'on enterre
Passent devant ses yeux avec leur blanc linceuil,
Là vient la jeune fille, et puis la pauvre mère,
Et puis l'enfant, et puis l'aïeul.

Elle voit les regrets, les douleurs et les larmes,
Elle sait que beaucoup ont tremblé de mourir,
Mais pour elle, elle peut y songer sans alarmes,
Pour elle, mourir c'est dormir.

Le monde dur et froid la dédaigne et la chasse,
Et personne ne vient s'attacher à son sort,
Mais pour se consoler, d'avance elle a pris place,
Dans cet asile de la mort.

Que l'on visite encore un jour ce cimetière !
Les yeux la chercheront et ne la verront pas ;
Car elle aura quitté son vieux siége de pierre,
Pour reposer un peu plus bas.

X. Marmier.

LA SOUFFRANCE.

Son glaive a moissonné l'espoir de mes années ;
Point de repos pour moi, point d'heures fortunées :
J'ai vu, dès mon printemps, des parens adorés,
Avant l'âge fatal, par la mort dévorés ;

Et resté seul, errant sur la terre déserte,
Sans cesse à mes côtés la tombe s'est rouverte,
Jusqu 'à l'heure suprême ou son sein a gémi
Sous le poids du cercueil de mon dernier ami !

Et j'ai dit : " Le bonheur est semblable aux vains songes
" Aux songes passagers du pasager amour :
" La vie est un sommeil, où l'homme, tour à tour
' Jeté de maux en maux, de mensonge en mensonge,
" Par la main des douleurs est bercé jusqu'au jour"

FÉLICIE D' AYZAC.

STANCES.

Et j'ai dit dans mon cœur : que faire de la vie ?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passè,
Imiter des mortels l'immortelle folie ?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire ;
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône, et monte pour tomber ;
Dans des pièges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim ;
Le laboureur conduit sa fertile charrue ;
Le savant pense et lit ; le guerrier frappe et tue ;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant ? ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu ;
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu ?

Pour moi, je chanterai le maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au revéil de l'aurore.

La terre m'a crié : qui donc est le Seigneur ?
Celui dont l'ame immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur ;

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui, sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière ;

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui, c'est le Seigneur ! Que ma langue redise
Les cents noms de sa gloire aux enfans des mortels :
Comme la lampe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise !...

De Lamartine

NOTICE

SUR

LES PETITS SAVOYARD.

EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE M. ALEX GUIRAUD.

Quel est le voyageur qui en parcourant les Alpes de Savoie, à l'aspect de ces longues vallées qui se deroulent devant lui, comme des Zones de verdure, au bruit de ces torrents qui tombent et retombent sans cesse, soit au dessus de sa tête, soit au fond des abîmes bien au-dessous de lui, et surtout à cette vive emotion que nous donne l'air des montagnes, n'a porté envie dans son cœur à ceux qui ont une si belle patrie?......eh bien! ces paysages si riants avec leur parure d'août, si imposants avec leur vêtement de neige, ces collines de verdure si gracieuses, au-delà des quelles se dressent les Grandes Alpes, et au-dessus d'elles, toujours le Mont Blanc, toute cette terre enfin si riche d'effets poétiques et sublimes, n'a pas de moissons pour ses malheureux habitans. Elle ne donne rien à l'homme qui la tourmente, et garde à sa parure tous les trésors d'une brillante végétation, comme si elle voulait attester son indépendance et sa propre force, en refusant sa fécondité à tous les secours comme à tous les germes étrangers; aussi les peuples de Savoye naissent seulement

dans leurs vallées, et n'y reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie et à la France, ils se répandent comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir puisé dans leurs chaumières, qu'ils n'oublient jamais, ce qu'ils n'eussent point trouvé ailleurs, la simplicité et la droiture du cœur, et une fidélité aussi incorruptible que la neige de leurs glaciers.

C'est ordinairement sur la fin de l'automne, que les caravanes se rassemblent; les brouillards du matin ne sont pas encore dissipés. Quelles sont les mères qui, depuis huit jours, ont goûté quelque repos, tant elles ont été accablées de soins et d'inquiétudes! il a fallu rapiécer la veste de bure, faire partir les enfants avec du linge blanc; et puis, auront-ils toujours du travail et du pain! reviendront-ils jamais dans leur village?.. que de pleurs ont interrompu ces occupations! que de prières faites du fond du cœur! enfin arrive le jour où il faut se séparer. Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont fait leur tour de France, et qui sont chargés de conduire tous ces enfants; ils sont là, debout, commandant déjà à leur petite troupe, et rassurant les femmes qui s'affligent; les enfants sont tristes et soumis, car le curé leur a dit que Dieu la voulait.

Ils mettent dans leur sac le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger; ils regardent, sans les écouter, les mères qui leur font longtemps leurs recommandations, et

puis les embrassent. On dit enfin la messe des Voyageurs : il y a un grand recueillement dans toute l'Eglise ; après, chacun se prépare ; les hommes faits, pendant ce temps, parlent de leurs voyages; on donne aux enfants la petite caisse où dort la marmotte ; on leur enseigne à tenir les outils du ramoneur ; les mères attachent la besace sur leurs épaules, les embrassent une dernière fois, et rentrent pour pleurer. La caravane descend silenciensement le chemin de la colline, accompagnée de quelques enfants plus petits, de parents qui encouragent ceux qui partent, et du vieux curé qui les arrête, enfin, à une croix de bois placeé au détour du chemin, les bênit encore, et ramène au village tous ceux qui doivent y rentrer.

Le lendemain, les mères se lamentent toujours; et déjà les voyageurs chantent en cheminant, car ils ont traversé quelque ville hospitalière, où ils auront trouvé du travail à faire et des curieux à amuser. A la suite des chansons, viennent les interminables histoires des maitres, qui empêchent de s'appercevoir que la route est longue, et que les jambes sont fatiguées. Enfin, après quelques jours de marche, ou se disperse dans quelque province, en assignant un lieu de rendezvous, ou bien la troupe toute entière se dirige sur la grande ville, et arrive tout harassée aux barrières de Paris.

Quelquefois une pauvre veuve, après avoir long-temps combattu dans son cœur, et regardé plusieurs fois quelques gerbes de blé

noir qu'elle a glanées, et qui doivent la nourrir tout l'hiver, s'est dit en pleurant: il y en aura assez pour nous deux; et quand le jour du départ arrive, elle tient son fils embrassé et ne peut se déterminer a s'en séparer; elle s'enferme avec lui, et prie, pendant que les autres s'en vont: quelque temps après, les provisions décroissent, son fils est là sans travailler, ses voisines lui reprochent qu'elle l'empêche *de faire son chemin*, et la pauvre veuve désolée, après avoir tiré lentement de sa vieille armoire toutes les hardes du départ, qu'elle y avait renfermées avec tant de joie, dit tout-à-coup à son enfant, un matin: "il faut que tu ailles joindre tes camarades; adieu, tu vois que je ne pleure pas, voilà du pain, et ta besace; que Dieu te bénisse et te ramène bientot!" l'enfant étonné s'en va, seul et triste, et s'arrête aux premières villes qu'il rencontre, parce qu'il conserve toujours le dessein de rejoindre bien-tôt sa mère.

Mais c'est vers Paris surtout, vers ce rendez-vous général et solennel de toutes les diverses fortunes du monde, que s'acheminent ces peuplades d'orphelins, comme si elles accomplissaient une destination donnée de plus haut. Paris est comme une immense assemblée, où la civilization Européenne envoie tout ce qu'elle a de plus distingué en talents, en puissance ou en vertus, et tout ce que ses institutions dégénérées ont produit de plus monstrueux en indigence, en vices et en abjection.........
A la suite des savants, des hommes du siecle, des puissants de

la terre, que l'Europe mande à Paris avec une sorte de pompe, arrivent les mendiants d'Auvergne et de la Savoie, comme les représentants de la misère publique, et de la simplicité des mœurs. Là, indépendamment de l'ordre suprême qui les y appelle, leur présence devient d'une haute utilité morale. Le riche les trouve couchés sur sa porte, comme un avertissement que la providence lui donne que tous ne sont pas riches comme lui.....Attroupés au tour de toutes les joies, mêlés à toutes les pompes, employés à tous les services, en même temps qu'ils sont les instruments des desseins de Dieu sur les hommes, ils servent de manifestation, par leur existence presque miraculeuse, à cet ordre éternel qu'il a établi, et que lui-même nous a révélé, en disant que "les enfants des hommes ne seront pas délaissés par celui qui nourrit les petits oiseaux."

LE PETIT SAVOYARD.

CHANT PREMIER.

LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour ? Je ne possède rien.
On vit heureux, ailleurs ; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie...
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent :
Avant de le quitter, viens qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant...
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espére.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton pére.
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans et tu pars sans défense......
Que je vais prier Dieu pour toi !.....

Que feras tu, mon fils, si Dieu ne te seconde ?
Seul, parmi les méchants, car il en est au monde,
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre :
Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
Répète en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main.
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Qué le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche ; il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

CHANT SECOND.

PARIS.

“ J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée
Et je n'ai rien pour me couvrir.

"Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant,
Un petit sou me rend la vie.

"On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines,
Qu'ici, le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien, moi, je suis pauvre et je vous tend la main.

" Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? Dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien, je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

" Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit),
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

" Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

"Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi !

" Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage....
Eh ! que sert d'espérer ? que puis-je attendre enfin !...
J'avais une marmotte ; elle est morte de faim."

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

" Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure ;.
Les orphelins sont nos enfans "

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord, mais il vit dans leurs doigts.
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit, en se signant deux fois.

CHANT TROSIÈME.

LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut long-temps s'arreter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter.

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un baton à la main ?
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin,
    Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier ;
Il a mis, ce-matin, la bure du dimanche
    Et dans son sac de toile blanche,
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
    Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voila !.... Tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours ;
    Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive, et regarde....Mais quoi !
Personne ne l'attend ! Sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée.
Et, l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi.

La porte cède, il entre ; et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
N'est ce pas mon fils qui revient ?

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :
Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.

Mais lui : " De votre enfant vous étiez eloignée,
Le voilà qui revient ; ayez des jours contens ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour long temps."

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle, et par le temps noirci.

" C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères,
Et des petits enfans, qui du mien a pris soin ;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

" C'est le Christ du foyer, que les mères implorent,
Qui sauve nos enfans du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.

"Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi." L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : Que le bon Dieu vous fasse de longs jours !"

ALEX. GUIRAUD.

ROMANCE.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma soeur qu' ils étaient beaux,
Les jours de France !
Oh ! mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma soeur, te souvient-il encore
Du château que bagne la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu' effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
    Ma peine :
Mon pays sera mes amours
    Toujours.

De Chateaubriand.

NOTES.

Souvenance. Vieux mot pour souvenir.

La Dore. Une rivière du département du Puy-de-Dôme.

Du Maure. Des maures qui habitaient autre fois ce pays.

L' OREILLER D'UN ENFANT.

Cher petit oreiller ! doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie ; et blanc ! et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sûr toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfans pauvre et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil ! ô destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi j'embrasse le mien ;
Et seule en mon doux nid qu' à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mêre, et je touche le tien.

Je ne' m'éveillerai qu' à la lueur première
De l'aube au rideau bleu : c'est si gaî de la voir !
Je vais dire plus bas ma plus tendre prière,
Donne encor un baiser, douce maman ; bonsoir !

PRIÈRE

Dieu des enfans, le cœur d'une petite fille.
Plein de prière, écoûte, est ici sous mes mains.
Hélas ! on m'a parlé d'orphelins sans famille !
Dans l'avenir, bon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir ;
Mets sous l'enfant perdu, que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir !

Mme. Desbordes Valmore.

HYMNE DE L'ENFANT

À SON RÉVEIL.

O père qu' adore mon père !
Toi, qu' on ne nomme qu' à genoux !
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
N'est qu' un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfans
Une ame aussi pour te connaître !

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet;
La chevre s' attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait.

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don,
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? prononcer ton nom

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu' il aime à recevoir,
Les vœux présentée par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir,

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux,
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges !

Ah ! puisqu' il entend de si loin,
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passeraux,
Et la laine aux petits agneaux.
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur,
Donne à moi sagesse et bonheur
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon ame la justice,
Sur mes lèvres la vérité
Qu' avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse !

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfans comme moi !

De la Martine.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps,
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'-mère ;
Parlez-nous de lui.

Mes enfans, dans ce village,
Suivi de rois il passa.
Voilà bien long-temps de ça :
Je venais d' entrer en ménage.
A pied montant le côteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau,
Avec redingotte grise.
Près de lui je me troublai,
Il me dit : "Bonjour, ma chère ;"
"Bonjour, ma chère."
—Il vous a parlé, grand-mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contens ;
On admirait son cortége,
Chacun disait : Quel beau temps !

Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
—Quel beau jour pour vous, grand'-mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne,
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd' hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre, bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d' une faible escorte.
Il s' asseoit où me voilà,
S'écriant : "Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !"
—Il s' est assis là, grand'-mère !
Il s' est assis là !

J'ai faim, dit-il, et bien vîte
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l' invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : "Bonne espérance !
"Je cours, de tous ses malheurs,
"Sous Paris, venger la France."
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'-mère !
Vous l'avez encor.

Le voici ; mais à sa perte
Le héros fut entraîné,
Lui, qu' un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Long-temps aucun ne l'a cru,
On disait : il va paraître,

Par mer il est accouru,
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
Dieu vous bénira, grand-mère;
Dieu vous bénira.

BÉRANGER.

NOTES.

Veille—Veillé que plusieurs personnes font ensemble. Il ne se dit guère que des assemblées que les gens de village ou les artisans font le soir pour travailler ensemble en causant.

Notre-Dame. L'eglise cathédral de Paris.

La pauvre Champagne. Une province de la France.

Piquette. Boisson faite avec de l'eau, du mare de raisin, et des prunelles.

A NOÉMI.

Noémi, frais bouton de rose,
Enfin sur mon sein je te pose,
Tu fixes mes regards ravis.
Grace aux souffrances de ta mère,
Tu boiras à la coupe amère ;
Je te vois, je te tiens ; tu vis.

Tu vis !...et le bonheur m'enivre,
Comme s'il étoit bon de vivre,
Et qu' il fût doux de voir le jour.
Tu vis, et mon ame se noie
Dans des flots d'ineffable joie
Et n'est plus qu' espoir et qu' amour.

Et toi, sur le courant perfide
Tu vas, confiante et candide,
Lancer ton fragile vaisseau :
Et tu ris, comme dans les langes
L'enfant divin riait aux anges
Veillant autour de son berceau.

Que ton sein doucement soupire !
Que de calme dans ton sourire !
Que d'innocence dans tes yeux !
Vois-tu donc ton ami céleste,
Protégeant ton berceau modeste,
Planer pur et silencieux ?

Sais-tu que ton Dieu te contemple ?
Sais-tu que ton ame est son temple ?
Sais-tu que les cœurs innocens,
Comme toi, savent seuls lui plaire,
Et que d'une main tutélaire
Il bénit les petits enfans.

Sais-tu répondre à ma pensée,
Que pour toi, sans être lassée,
Jour et nuit veille sans repos ?
Dans mon ame saurais-tu lire
Qu'il te suffit d'un seul sourire
Pour me faire oublier mes maux ?

Mais non......ton cœur sommeille encore ;
Ignorante comme l'aurore
Qui sème ses fleurs sous les pas
De l'heure dont elle est suivie,
Si tu souris à cette vie,
Enfant, c'est que tu ne sais pas.

Tu ne sais pas que l'existence
Pour charmer ta crédule enfance,
De roses à paré son seuil,
Et que tes larmes goutte à goutte
Un jour arroseront la route
Qui finira par un cercueil !

Tu ne sais pas, ô petit ange !
Qu' ici tout nous trompe et tout change,
Excepté pleurer et souffrir ;
Et que cette mère fidèle,
Qui te réchauffe sous son aile,
Un jour......tu la verras mourir !

Oui ; ta douce béatitude
Fera place à l'inquiétude,
Et les sanglots soulèveront
Ce front maintenant si paisable,
Et de la douleur inflexible
La main sillonnera ton front.

Oh ! ne crains pas que je t'eveille :
Sans rêve encor long temps sommeille ;
Repose en paix auprès de moi.
Ta joie est dans ton ignorance,
Ignore jusqu' à l'espérance,
Et souris sans savoir pourquoi.

MMB. GUINARD.

LE PAPILLON.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphir nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté :
Il resemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

De la Martine.

LE TYRAN DOMESTIQUE.

DERBAIN ET PICARD.

DERBAIN.

Tous ceux qui l'ont connu dans mainte circonstance
M'ont vanté son esprit, ses mœurs et sa prudence.

PICARD.

Pour tous les étrangers, c'est un homme charmant ;
Pour qui dépend de lui, c'est un diable, vraiment ;
Demandez-le à ses gens, aux enfans, à leur mère.

DERBAIN.

A quoi cela tient-il ?

PICARD.

Mais à son caractère.
Qu' on ne peut définir, tant il est singulier !
Il fait des malheureux pour se désennuyer.
Tantôt brusque, sévère, il réprimande ou gronde ;
Tantôt malin, caustique, il décourage ou fronde ;
Tout est bien chez un autre, et tout est mal chez lui ;
Ce qu'il blamâit hier, il l'approuve aujourd' hui.
Est-on triste, il s'en plaint ; veut-on rire, il se fâche.
Jamais aucun valet n'a bien rempli sa tâche ;
Tout est fait de travers, n'a pas le sens commun.
Si l'on montre du zèle, on devient importun ;
Si l'on est doux et bon, il vous nomme hypocrite ;
Femme, enfans ou valets, tout l'obsède ou l'irrite ;
Et jamais je n'ai vu s'écouler un seul jour.
Sans qu'il ne les ait fait enrager tour-à-tour.

DERBAIN.

Par le brillant portrait qu'ici tu viens de faire,
Je vois qu'on m'a dit vrai sur les torts du beau-frère,

Il a, dans cet instaut, besoin de mes avis,
Et c'est aussi pour lui que je revois Paris.

PICARD.

Vous y perdrez vos soins.

DERBAIN.

Par son ame angélique
Ma sœur n'a pu dompter ce tyran domestique ;
Et depuis dix-huit ans......

PICARD.

Elle verse des pleurs,
Et jamais ne se plaint à nous de ses malheurs.
Si sa fille ou son fils, dans la fougue de l'âge,
Murmurent en secret contre leur esclavage,
Elle calme aussitôt leur vif ressentiment,
Des vertus de leur père offre un tableau touchant,
Le peint sous les traits d'un honnetê homme austère ;
Remplissant les devoirs et d'epoux et de père ;

Si bien que ses enfans tremblans à son aspect,
Au defaut de l'amour, lui montrent du respect.
.....................................Il est incorrigible ;
Il doit tous ces défauts à l'education,
Et ne peut supporter la contradiction.
Si, dès ses jeunes ans, il fut brusque et sévère,
L'âge n'a fait qu' aigrir ce facheux caractère ;
Et c'est pourtant, monsieur, comme je vous l'ai dit,
Un parfait honnête homme......

DERBAIN.

Oui, que chacun maudit

ALEX. DUVAL.

MORICA L'ARABE.

Morica, Morica, c'est aujourd' hui, ma belle,
Qu'il faut raser le sol avec un pied léger ;
On m'attend à Cadix ; ma cavale fidèle
Devance l'aquilon, rapide messager.

Devance le vent d'est qui précède l'aurore,
Et le vent de l'ouest et le vent du soleil
Qui nous vient à midi de la rive du Maure ;
Devance tous les vents sur ton pied sans pareil.

Jamais, ma jeune amie, on ne vit en Espagne
Une plus noire tête avec de plus beaux yeux ;
Jamais enfant venu d'Asie en nos montagnes,
N'eut un jarret plus sûr et des crins plus soyeux.

Ta robe est fine et rase, et ta croupe arrondie,
Et ton cou recourbé comme un arc nubien ;
Quand tu pars, on se dit :—"C'est la jeune étourdie,
"C'est Morica la folle. . . .Oh ! qu'elle saute bien !"

Saute, saute, ma belle, et galope et dévore
Le chemin déroulé comme un large ruban ;
A toi deux boisseaux d'orge, à toila belle maure,
Un bouquet d'émeraude, aigrette de turban.

Mais, comme te voilà fumante, échevelee !...
Qui t'a dit que ton maître avait un rendez-vous ?
Connais-tu ma maîtresse, et t'-a-t-elle appelée
Avec sa douce voix et son sourire doux ?

Aime-la, pour qu'un jour je t'aime davantage ;
Pour que je puisse un jour, heureux et triomphant,
La placer sur ton dos.... Ah ! Morica, je gage
Que tu croiras porter tout au plus un enfant.

Si tu savais combien elle est blanche et légère !
Son œil d'ebène est vif et fier comme le tien ;
Si je lui dis : Partons pour la rive etrangère—
Ma belle, comme toi, répond : Je le veux bien.

Elle quitterait tout pour moi, cette espagnole ;
Elle ne craint ni roi, ni père, ni le bruit,
Ni tous les vains propos ; elle m'aime, elle est folle,
Elle s'echapperait avec moi dans la nuit.

Je l'ai vue, une fois, au milieu d'une fête,
Refuser vingt galans qui la venaient prier ;
Sourire de mépris et détourner la tête,
Et leur dire tout haut : Voilà mon cavalier.

Aussi, ma Morica, je donnerais pour elle
Campagnes et châteaux, tout mon bien, tout mon or,
Ma vie et mon honneur... toi peut être, ma belle....
Oui, je te donnerais toi-meme, mon trésor !

Mais les tours de Cadix approchent, vite encore....
Je te connais du cœur et jamais, sous ma main,
Ta bouche n'a molli ; vite, la jeune maure,
A toi deux boisseaux d'orge et du sommeil demain.

SAINT-FELIX.

LE GLADIATEUR.

Vain et sanglant jouet de la fureur romaine,
Le fier gladiateur cède et tombe expirant ;
Par son glaive trahi, sur l'homicide arène,
Il repose calme et mourant.

Il ramasse en son cœur sa force réunie,
Se penche, et se recueille, appuyé sur sa main ;
Il consent à la mort, mais domptant l'agonie,
Il brave encore le Romain.

Il languit par degrés, et sa tête s'abaisse,
Il se sent défailler ; les gouttes de son sang,
Qu'il regarde couler sans crainte et sans faiblesse,
Tombent plus lentes de son flanc.

Bientôt la pâle mort sur son front se déploie ;
Il meurt ! mais sans laisser s'affaiblir son grand cœur ;
Il meurt, en entendant tous ces longs cris de joie.
Que l'on prodigue à son vainqueur.

Il écoute ces cris avec indifférence :
La couronne du cirque à ses yeux est sans prix,
Et le don de la vie, accordé sans vengeance,
N'exciterait que ses mépris.

Sa pensée est bien loin de ce théâtre horrible !
Il songe à son vieux père accablé par les ans ;
Il revoit le Danube, et sous son toit paisible
Il a reconnu ses enfans.

Il voit ses jeunes fils jouer près de leur mère :
Et lui pourtant, acteur d'un spectacle inhumain,
Expire sur le sol d'un rive étrangère,
Pour l'amusement d'un Romain !

O forfait ! à ce point l'homme ose outrager l'homme !
Levez-vous ! accourez, fiers barbares du Nord !
De vos fils, égorgés pour les plaisirs de Rome,
Venez venger l'indigne mort !

CHÉNEDOLLÉ.

NOTES.

Gladiateur. Celui qui, pour le plaisir du peuple romain, combattait sur l'arène contre un autre homme ou contre une bête féroce avec une arme meurtrière.

Arène. On appelait ARÈNE chez les anciens, l'endroit couvert de sable où se faisaient les combats des gladiateurs et ceux des bêtes;

LA JEUNE FILLE MOURANTE.

"Comment me délivrer de cette fièvre ardente ?
"Mon sang court plus rapide, et ma main est brulante.
"Je souffre. . Dites-moi, je suis mal, n'est-ce pas ?
"Souvent, le front penché, l'œil baissé vers la terre,
"Vous rêvez tristement ; puis d'un air de mystère,
"J'entends parler bien bas.

"Et si je fais un bruit léger, si je respire,
"Des larmes dans les yeux, on essaie un sourire,
"On se rend bien joyeux ; mais j'entends soupirer :
"Sur les fronts tout brillans passe une idée amère ;
"Et ma petite sœur, qui voit pleurer ma mère,
"Près du lit vient pleurer.

"Ces larmes me l'ont dit votre secret terrible ;
"Je vais mourir !.. Déjà mourir !.. Oh ! c'est horrible !
"Mon Dieu, pour fuir la mort n'est il aucun moyen ?
"Quoi ! dans un jour peut-être, immobile et glacée !
"Aujourd'hui l'avenir, le monde, la pensée,
"Et puis demain ....plus rien !

"La robe que j'avais dans la dernière fête
"Est fraiche encor ; les nœuds rattachés sur ma tête
"Ont gardé ces couleurs et ces reflets changeans,
"Dont j'admirais l'éclat dans une folle extase ;
"Et moi, je vivrai moins que ces tissus de gaze
"Et ces légers rubans !

"Comme une frêle plante, un souffle m'a brisée.
"Vous, mes sœurs, vous avez cette teinte rosée
"De jeunesse et de vie ; oh ! votre sort est beau !
"Et j'ai les yeux ternis ; je suis pâle, abattue ;
"On dirait, à me voir, une blanche statue
"Pour orner un tombeau.

"On m'admirait pourtant ; moi fantôme, ombre vaine,
"La foule m'entourait comme une jeune reine ;
"Mon pouvoir tout nouveau semblait encor bien long ;
"Quelques bijoux formaient ma parure suprême,
"Et puis mes dix huit ans, comme un beau diadème
Rayonnaient sur mon front.

"A vous encor, mes sœurs, cet avenir qui brille,
"A vous tous ces plaisirs bruyans de jeune fille ;
"Puis cet anneau d'hymen, ce mot dit en tremblant,
"Et ces grains d'oranger, couronnes virginales ;
"Moi, pour voile de noce et robe nuptiale,
"J'aurai mon linceul blanc.

"Lugubre vêtement, jeté sous une pierre,
"Qui tient enseveli dans une étroite bière
"Bien des illusions, bien du bonheur rêvé,
"Qui tombe par lambeaux, sous la terre jalouse,
"Et que les battemens d'un cœur de jeune épouse
"N'ont jamais soulevé.

"Moi, dans un long cercueil étendue, insensible,
"Morte !..Quoi ! je mourrai ! oh ! non c'est impossible
"Quand on a devant soi tout un large avenir ;
"Quand les jours sont joyeux quand la vie est légère ;
"Quand on a dix-huit ans, n'est ce pas, bonne mère,
"On ne peut point mourir !

"Je veux jouir encor de toute la nature ;
"De la fleur dans les prés, du ruisseau qui murmure,
"Du ciel bleu, de l'oiseau chantant sur l'arbre vert ;
"Je veux aimer la vie, et de toute mon ame,
"La voir dans le soleil briller en jets de flamme,
"La respirer dans l'air. . . . "

Le lendemain, la cloche appelait aux prières ;
Des cierges éclairaient de leur pâle lumière
La nef et l'autel saint ; quelques prêtres en deuil
Disaient le chant des morts, et sous les voûtes sombres
Des vierges à genoux, blanches comme des ombres,
Pleuraient près d'un cercueil.

Mme. Anaïs Segalas.

FRAGMENT.

Ne jamais redouter le temps qui nous entraîne.
Attendre sans effroi son rappel vers les cieux,
Chaque jour détacher un anneau de sa chaîne ;
Mourir sans exhaler des regrets pour adieux ;
Supporter sans chagrin l'oubli de la richesse,
Deviner au regard ce qu' éprouve le cœur ;
Sans cesse prodiguer la plainte à la tristesse,
Et présenter joyeux un sourire au bonheur ;
A l'indigent ami, tendre la main d'un frère,
Alléger ses malheurs en lui parlant des cieux ;
Et, fidèle, toujours soulageant sa misère,
Des consolans pavots couvrir ses tristes yeux.

Mlle. Eliza Mercœur.

LE SYLPHE.

Je suis un sylphe, une ombre, un rien, un rêve
Hôte de l'air, esprit mystérieux.
Léger parfum que le zéphir enlève,
Anneau vivant qui joint l'homme et les dieux.

De mon corps pur les rayons diaphanes
Flottent mêlés à la vapeur du soir ;
Mais je me cache aux regards des profanes,
Et l'ame seule, en songe, peut me voir.

Rasant du lac la nappe étincelante,
D'un vol léger j'effleure les roseaux,
Et, balancée sur mon aile brillante,
J'aime à me voir dans le cristal des eaux.

Dans vos jardins quelquefois je voltige,
Et m'enivrant de suaves odeurs ;
Sans que mon poids fasse incliner leur tige,
Je me suspends au calice des fleurs.

Dans vos foyers j'entre avec confiance,
Et récréant son œil clos à demi,
J'aime à verser des songes d'innocence
Sur le front pur d'un enfant endormi.

Lorsque, sur vous, la nuit jette son voile,
Je glisse aux cieux comme un long filet d'or,
Et les mortels disent : "c'est une étoile
"Qui d'un ami nous présage la mort."

A. Dumas.

L' ENFANT.

Les Tures ont passé là : tout est ruine et deuil,
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu' ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots réflétaient ses grands bois,
Ses côteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert : mais non ; seul près des murs noircis
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Helas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux tu ? bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus
Qui, dit-on, borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand
Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, par un sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le haut-bois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit ou l'oiseau merveilleux ?
—Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles !

VICTOR HUGO.

RÊVE DE JEANNE D'ARC DANS SA PRISON.

Je reconnais les fleurs que vos pas ont foulées ;
Compagnes du hameau, venez c'est votre sœur,
Votre sœur, libre enfin, qui de l'air des vallées
N'a point oublié la douceur !
Pendant qu'on travaillait à la moisson vermeille,
Ma moisson de lauriers s'est faite. . . . Oh ! venez voir !
Je reviens sous mon toit, comme une jeune abeille
Rentre dans sa ruche le soir.

Je verrai mes troupeaux chercher, à chaque aurore.
L'onduleuse vapeur qui suit le cours des eaux
Mes mains travailleront le lin qui pend encore
A ma quenouille de roseaux.
Doux vallons où passa mon enfance inconnue
Comme une jeune fleur que l'on cache aux autans,
Comme un beau lac qui réflechit la nue
Passe une hirondelle au printemps
De vos prés, de vos champs, une image adorée
Me suivait sous l'azur flottant de mon drapeau !
Et je reviens mourir où je serai pleurée ;
Mes sœurs, vous aurez mon tombeau !
Gardez, ô gardez-moi ma place au cimetière,
Un peu d'ombre, et la pierre où retrouvant mon nom,
Le voyageur dira sa plus longue prière
A genoux sur le haut gazon !......

A. Soumet.

ELÉGIE.

IMITÉE D'EZÉCHIAS.

Je disais dans mon cœur : Au printemps de ma vie
Je vois l'automne se flétrir !
Je cherche vainement dans mon ame attendrie
Les jours de mon triste avenir.

Non, je ne verrai plus le Seigneur sur la terre
Au temple où l'on apprend sa loi ;
Non, je ne verrai plus les cieux et la lumière,
Et ceux qui vivaient avec moi !

Mes jours sont écoulés, et je vais disparaître
Comme la tente du pasteur ;
Je reporte ma vie au Dieu qui m'a fait naître ;
J'ai bu la coupe du malheur !

Du matin jusqu'au soir je dis à la nature :
Je vais bientôt finir mes jours,
Et je vais à long traits boire à la source pure :
Adieu ! terre, adieu pour toujours !

Cette fleur d'un soleil, naguère si charmante,
Vient de se faner dans ma main :
Moi, jeune fleur comme elle, hélas ! si tôt mourante,
Je n'aurai vécu qu'un matin !

La brise du désert, déjà sur ce rivage,
Emporte les feuilles des bois !
Je l'entends qui gémit sur la mousse sauvage
Où je reposais autrefois !

Là, je voyais le faon et la blanche gazelle
Courir au pied du mont Thabor;
Aux bosquets d'aloès la douce tourterelle
Seule paraît gémir encor !

Le cèdre du Liban, le palmier d'Idumée,
Brûlent sous les feux du midi :
Ils n'ont pu rafraîchir mon ame consumée,
Ni les beaux vallons d'Engaddi.

La rose du Jourdain est penchée et flétrie,
Ainsi que le lis du vallon :
Les vierges d'Israël cherchent la fleur chérie
Dans les campagnes d'Ascalon !......

De matin jusqu'au soir je pleure, je soupire
Comme la colombe de la nuit ;
Sans peine et sans effort je succombe, et j'aspire
Où l'aurore éternelle uit.

G. Pauthier.

LE PONT KERLO.

Un jour que nous étions assis àu pont Kerlo,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gåzon ;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleıne
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'echo de nos voix
Qui partait par volées et courait dans les bois :
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu' à la mer, lente, claire et glacée ;
Seuls, dis-je, en ce désert, riant, causant d'amour,
Sous l'arche du vieux pont nous passâmes le jour.

C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les saumons goulus, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;
Des insectes sans nombre ailés et transparens.
Occupés tout le jour, à monter les courans,
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles.—
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect, qu' afin de l'écraser,
J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
"Elle n'a que sa vie. Oh ! pourquoi la tuer."
Dit elle ? et dans les airs sa bouche ronde et pure,
Légèremeut souffla la frèle créature,
Qui, sondaine déployant ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva, joyeuse en priant Dieu.—

Bien des jours ont passé, depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans (dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors), mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfans ;
Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur, mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

ANONYME.

NOTES.

Phalene. Espèce de papillon qui ne vole que sur le soir, et pendans la nuit à la clarté d'une lumière.

Demoiselle. Insecte à quatre ailes.

LE BAL.

Heureux temps, où j'aimais la danse pour la danse,
Où la veille d'un bal, durant la nuit, mes yeux
Voyaient demi-fermés se former en cadence,
Mille groupes joyeux !

Où mon réveil était un bonheur, un délire,
Où la première alors j'étais toujours debout,
Où mon cœur battait d'aise, où par un long sourire
Je répondais à tout.

Où sans savoir encor, si j'étais laide ou belle,
J'ornais mes noirs cheveux d'une riante fleur,
Sans que mon front gardât, riant et pur comme elle,
Des traces de douleur !

Car j'ignorais alors que le ciel à la femme
Eût dit : "Tu grandiras pour aimer et souffrir !"
Et qu' aimer et souffrir fût même chose à l'ame,
Et fît toujours mourir.

Heureux temps, où mes pieds, dans leur folle vîtesse,
Semblaient ne pas poser sur le parquet glissant,
Où mes regards, n'ayant ni langueur ni tristesse,
Trouvaient tout ravissant ;

Où je ne cherchais pas, jalouse et soucieuse,
Du regard un regard, d'une main une main ;
Où le bal le plus beau, pour mon ame oublieuse,
Etait sans lendemain ;

Où jamais au retour, une pensée amère,
N'ayant entremêlé de pleurs un court adieu,
Je m'endormais, donnant un baiser à ma mère,
Une prière à Dieu !

Car j'ignorais qu'il compte et nos jours et nos larmes,
Avant de leur donner de la réalité,
Et je n'avais alors, étrangère aux alarmes,
De foi qu'en sa bonté !

Heureux temps à jamais retranché de ma vie,
Jours, dont je garde encore un si doux souvenir ;
Oh ! que vous promettiez à mon ame ravie,
D'autres jours à venir.

Que l'on m'eût dit alors : tu deviendras rêveuse,
Puis triste, toujours triste, et j'aurais ri long-temps,
Sans comprendre qu'on pût se trouver malheureuse
Plus de quelques instans !

Car ma jeune ame était paisible comme l'onde
Sur laquelle un beau jour avant l'orage a lui,
Et souriait au monde, hélas ! tant que ce monde
Pour moi n'était pas lui !

Mme. Mélanie Waldor.

SOUVENIR D'ENFANCE.

Sur le rivage où l'oranger fleurit,
Où tout sourit,
Où la nature est sans cesse animée
Et parfumée ;

Où l'air enivre, où le soleil est pur,
Le ciel d'azur ;
Où sur le baume en fleurs, l'oiseau s'élance
Et se balance ;

Où l'on entend des flots le triste bruit
Durant la nuit,
Et le long cri de quelque oiseau sauvage,
Sur le rivage ;

Au pied d'un morne et sous de vastes bois,
Las ! autrefois.
J'avais, au sein de la verte savane
Une cabane.

Sous son toit brun Marthe vivait alors,
Puis au dehors
Etaient de frais bosquets dont j'aimais l'ombre
Et le vert sombre.

Bonne et chère négresse ! elle m'aimait
Et me menait,
Craintive au pied de la roche brisée.
Par l'eau creusée.

Nous franchissions son sommet ruisselant
Tout en tremblant,
Pour recueillir sur nos brûlantes plages
Des coquillages ;

Pour dérober à notre arbre marin
Son doux raisin,
Au goyavier sa pomme ravissante
Et jaunissante ;

Ou bien pour voir venir du sein de l'eau
Un noir vaisseau,
Dont l'equipage, en son habit de fête,
Penchait la tête

Bravant les flots et les vents, chaque soir
Je l'allais voir,
Et je riais quand ma barque légère
Touchait la terre.

Lors j'y sautais, et, dans l'étroit chemin,
Ma folle main
Cueillait les fleurs rouges, à longues aigrettes,
Du Baraguette.

Ah ! que mon cœur battait, joyeuse enfant,
En arrivant,
De voir flotter à notre chaude brise
La jupe grise

De Marthe au loin, qui du doigt me montrait,
Puis accourait ;
Et j'entendais tous nos échos redire
Son bruyant rire.

Et saluait par de folâtres cris
Mon beau pays ;
Moi j'écoutais.......Hélas ! et sur la rive
J'étais pensive.

Un vif désir dès ce temps me pressait,
Et me disait :
Ah ! si comme eux tu connais la France
Douce ignorance !

Car le Seigneur qui comprit mon désir
Pour m'en punir,
Me fit connaître et la rive de France,
Et la souffrance.

Et maintenant, je dis tous les matins
Joignant les mains,
Oh ! rendez-moi ma cabane chérie
Et ma patrie !

Rendez-les-moi, mes beaux jours, mes plaisirs
Et mes désirs !
Mais au Seigneur ma prière plaintive
Jamais n'arrive.

LOUISE ARBEY.

NOTES.

Au pied d'un morne—On appelle *Mornes*, en Amérique, les petites montagnes.

Equipage. Les soldats et les matelots d'un vaisseau.

MES SOUVENIRS.

Non, je ne l'oublierai jamais,
Le sentiment que j'éprouvais
Le jour où tout-à-coup, suivant l'antique usage,
La puissance autour d'elle appelant notre hommage,
Pour la première fois, sombre je franchissais
Le seuil du superbe palais.

Du brave, du héros, dans sa première gloire,
J'avais célébré la valeur ;
Il était à mes yeux l'enfant de la victoire ;
Son approbation, son sourire flatteur,
Je les mettais au rang de mes titres d'honneur.
Mais quand de parure brillante
Et de moi-même mécontente,
Sous ces voutes je m'avançais,
En traversant ces files de valets,
Ces grands salons gardés par des soldats en armes,
Malgré moi, déjà je pensais
Que d'immenses revers, que d'immenses alarmes,
De cet oubli de tout devaient punir l'excès.
Et quand par la foule pressée,
Sur son trône, entouré d'un respect imposteur,
Je revis le guerrier, quand je vis l' *Empereur*......
Je sentis mon ame oppressée
Se remplir de regrets, de trouble, de douleur ;
Je restais là, morne, glacée,
Autour de moi jetant un œil observateur,
Que peut-être il jugeait du haut de sa splendeur,

Car il devinait la pensée,
Et son regard perçant lisait au fond du cœur.
Là, tout me paraissait, (j'ose à peine le dire,
Quand le grand homme était devant mes yeux),
Simple, superbe, sérieux ;
Là, tout me paraissait un spectacle, un délire,
Un rêve succedant à la réalité,
Moins beau que le beau temps que nous avions chanté ;
J'en regrettais jusques à l'âpreté,
Et je me demandais, si le trône, l'empire,
Etaient bien une vérité.
Ah ! sans doute ils l'étaient ; mais qu'il eût eté digne,
Le héros ! du haut rang où tout l'avait porté,
S'il n'eût jamais franchi la ligne
Que lui traçait l'honneur, la générosité ;
Si, dédaignant l'éclat que la puissance donne,
Il eût, dans sa prosperité,
Uni les droits du peuple à ceux de sa couronne ;
Et sur le trône, enfin, s'il n'avait pas été
Déserteur de la liberté.

CONSTANCE DE SALM.

OURIKA.

(NOM D'UNE NÉGRESSE.)

ELÉGIE.

Seule, toujours seule !
Jamais aimée !
OURIKA, NOUVELLE.

Vous, dont le cœur s'épuise en regrets superflus,
Oh ! ne vous plaignez pas, vous que l'on n'aime plus !
Du triomphe d'un jour votre douleur s'honore ;
Et celle qu'on aima peut être aimée encore.

Moi, dont l'exil ne doit jamais finir,
Seule dans le passée, seule dans l'avenir,
Traînant le poids de ma longue souffrance,
Pour m'aider à passer des jours sans espérance,
Je n'ai pas même un souvenir.

A mon pays, dès le berceau ravie,
D'une mère jamais je n'ai chéri la loi;
La pitié seule a pris soin de ma vie,
Et nul regard d'amour ne s'est tourné vers moi.

L'enfant qu' attire ma voix douce,
Me fuit dès qu'il a vu la couleur de mon front;
En vain mon cœur est pur, le monde me repousse,
Et ma tendresse est un affront.

Une fois à l'espoir mon cœur osa prétendre,
D'un bien commun à tous je rêvai la douceur;
Mais celui que j'aimai ne voulut pas m'entendre;
Et, si parfois mes maux troublaient son ame tendre,
L'ingrat! il m'appelait sa sœur!

Une autre aussi l'aima; je l'entendis près d'elle,
Même en voyant mes pleurs, bénir son heureux sort,
Et celui dont la joie allait causer ma mort,
Hélas! en me quittant, ne fut point infidèle.

Je ne puis l'accuser dans son aveuglement ;
S'il a de ma douleur méconnu le langage,
C'est qu'il croyait les cœurs soumis à l'esclavage
Indignes de souffrir un si noble tourment.

Malgré le trait mortel dont mon ame est atteinte,
Auprès de ma rivale on me laissait sans crainte,
Elle avait vu mes pleurs et les avait compris ;
Mais, ô sort déplorable ! ô comple de mépris !
Charles, je t'adorais......Et ton heureuse épouse
Connaissait mon amour et n'était point jalouse !

Que de fois j'enviai la beauté de ses traits !
En l'admirant, mes yeux se remplissaient de larmes ;
Et, triste, humiliée, alors je comparais
Le deuil de mon visage à l'éclat de ses charmes !

Pourquoi m'avoir ravie à nos sables brûlans ?
Pourquoi les insensés, dans leur pitié cruelle,
Ont-ils jusqu'en ces lieux conduit mes pas tremblans ?
Là-bas, sous mes palmiers j'aurais paru si belle :

Je n'aurais pas connu, de ce monde abhorré,
Le dédain protecteur et l'ironie amère ;
Un enfant, sans effroi, m'appellerait sa mère,
Et sur ma tombe au moins quelqu'un aurait pleuré !

Mais, que dis-je ?- ô mon Dieu ! le désespoir m'égare :
Devrais-je, quand aux cieux la palme se prépare,
Lorsque tu me promets un bonheur immortel,
Regretter la patrie où tu n'as point d'autel ?

Ah ! du moins qu'en mourant tout mon cœur t'appar-
tienne !
La plainte, les regrets ne me sont plus permis :
Dans les champs paternels, à d'autres dieux soumis,
Je n'eusse été qu' heureuse.... Ici je meurs chrétienne !

MME. EMILE DE GIRARDIN.

AU ROSSIGNOL.

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis !

Tu ne sais pas que mon oreille,
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre long-temps sous les bois !

Tu ne sais pas que mon haleine
Sur mes lèvres n'ose passer,
Que mon pied muet foule à peine.
La feuille qu'il craint de froisser !

Et qu' enfin un autre poète
Dont la lyre a moins de secrets,
Dans son ame envie et répète
Ton hymne nocturne aux forêts !

Mais si l'astre des nuits se penche
Aux bords des monts pour t'écouter,
Tu te caches de branche en branche
Au rayon qui vient y flotter.

Et si la source qui repousse
L'humble caillou qui l'arrêtait,
Elève une voix sous la mousse,
La tienne se trouble et se tait

Ah ! ta voix touchante ou sublime
Est trop pure pour ce bas lieu !
Cette musique qui t'anime
Est un instinct qui monte à Dieu !

Tes gazouillemens, ton murmure,
Sont un mélange harmonieux
Des plus doux bruits de la nature,
Des plus vagues soupirs des cieux !

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,
De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant !

Tu prends les sons que tu recueilles
Dans les gazouillemens des flots,
Dans les frémissemens des feuilles,
Dans les bruits mourans des échos,

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte.
Du rocher nu dans le bassin,
Et qui résonne sous sa voûte
En ridant l'azur de son sein ;

Dans les voluptueuses plaintes
Qui sortent la nuit des rameaux,
Dans les voix des vagues éteintes
Sur le sable, ou dans les roseaux !

Et de ces doux sons où se mêle
L'instinct céleste qui t'instruit,
Dieu fit ta voix, ô Philomèle !
Et tu fais ton hymne à la nuit !

Ah ! ces douces scènes nocturnes,
Ces pieux mystères du soir,
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes.
Comme l'urne d'un encensoir,

Ces feuilles où tremblent des larmes,
Ces fraîches haleines des bois,
O nature ! avaient trop de charmes
Pour n'avoir pas aussi leur voix !

Et cette voix mystérieuse,
Qu'ecoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi!

Oh ! mèle ta voix à la mienne !
La même oreille nous entend ;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend !

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brulant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été !

Et nous, dans cette voix sans charmes,
Qui gémit en sortant du cœur,
On sent toujours trembler des larmes,
Ou retentir une douleur !

De la Martine.

LE PASSÉ.

Que j'ai souffert dans mes jeunes années,
Quand je croyais aux longs enchantemens !
Que j'ai souffert aux heures fortunées,
Lorsque ma joie était dans mes tourmens.
Tout est fini maintenant, et j'oublie,
J'oublie un nom que je disais tout bas :
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie,
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Le soir encore, à travers la vallée,
Voit-on passer, dans la blanche vapeur,
Comme autrefois une femme voilée
Qui n'est pas seule, et dit pourtant : j'ai peur !
Sont-ils troublés quand leur ame est ravie ?
Des pas jaloux poursuivent-ils leurs pas ?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Prépare-t-on une chaîne flexible
Pour retenir de légères amours ?
Comme autrefois croit-on que c'est possible,
Comme autrefois se trompe-t-on toujours !
La jeune fille est-elle poursuivie ?
Par de remords après de longs combats ?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Près de l'autel où l'encens s'évapore,
Va-t-on prier pour des êtres chéris ?
Et s'aime-t-on, et s'écrit-on encore,
Et les billets sont-ils toujours surpris ?
Un mot charmant donne-t-il la folie ?
Un mot cruel donne-t-il le trépas ?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Est-il encore, sous des gazes discrètes,
Des yeux d'azur, de longs cheveux dorés,
Des douces voix et des bouches muettes,
Et des adieux et des cœurs déchirés ?

Puis des talens et toujours de l'envie ;
Puis des bienfaits, et toujours des ingrats ?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas,

JULES DE RESSÉGUIER.

LA FIANCÈE DU TIMBALIER.

Douce est la mort qui
vient en bien aimant.
DESPORTES.

"Monseigneur le duc de Bretagne
"A, pour les combats meurtriers,
"Convoqué de Nante à Mortagne,
"Dans la plaine et sur la montagne,
"L'arrière-ban de ses guerriers.

"Ce sont des barons dont les armes
"Ornent des forts ceints d'un fossé ;
"Des preux vieillis dans les alarmes,
"Des écuyers, des hommes d'armes ;
"L'un d'entre eux est mon fiancé.

"Il est parti pour l'Aquitaine,
"Comme timbalier, et pourtant
"On le prend pour un capitaine,
"Rien qu'à voir sa mine hautaine
"Et son pourpoint, d'ór éclatant !

"Depuis ce jour l'effroi m'agite.
"J'ai dit joignant son sort au mien :
"Ma patrone, Sainte Brigitte,
"Pour que jamais il ne le quitte,
"Surveillez son ange gardien !

"J'ai dit à notre abbé : Messire,
"Priez bien pour tous nos soldats !
"Et, comme on sait qu'il le désire,
"J'ai brûlé trois cierges de cire
"Sur la châsse de saint Gildas.

"A Notre-Dame de Lorette
"J'ai promis, dans mon noir chagrin,
"D'attacher sur ma gorgerette,
"Fermée à la vue indiscrète,
"Les coquilles du pélerin.

"Il n'a pu, par d'amoureux gages,
"Absent, consoler mes foyers ;
"Pour porter les tendres messages,
"La vassale n'a point de pages,
"Le vassal n'a pas d'écuyers.

"Il doit aujourd' hui, de la guerre
"Revenir avec Monseigneur,
"Ce n'est plus un amant vulgaire;
"Je lève un front baissé naguère,
"Et mon orgueil et du bonheur !

"Le duc triomphant nous rapporte
"Son drapeau dans les camps froissé ;
"Venez tous, sous la vieille porte,
"Pour voir passer la brillante escorte,
"Et le prince, et mon fiancé !

‘ Venez voir, pour ce jour de fête,
“Son cheval caparaçonné,
“Qui sous son poids hennit, s’arrête,
“Et marche en secouant la tête,
“De plumes rouges couronné !

“Mes sœurs, à vous parer si lentes,
“Venez voir près de mon vainqueur,
“Ces timbales étincelantes.
“Qui sous sa main toujours tremblante
“Sonnent et fond bondir le cœur !

“Venez surtout le voir lui-même
“Sous le manteau que j’ai brodé.
“Qu’il sera beau ! c’est lui que j’aime !
“Il porte comme un diadème
“Son casque de crins inondé !

“L’Egyptienne sacrilège,
“M’attirant derrière un pilier,
‘ M’a dit hier : (Dieu nous protège !)
“Qu’ à la fanfare du cortége,
“Il manquerait un timbalier.

"Mais j'ai tant prié, que j'espère,
"Quoique, me montrant de la main,
"Un sépulcre, son noir repaire,
"La vieille aux regards de vipère,
"M'ait dit : je t'attends là demain.

"Volons ! plus ne noires pensées !—
"Ce sont les tambours que j'entends,
"Voici les dames entassées,
"Les tentes de pourpre dressées,
"Les fleurs et les drapeaux flottans !

"Sur deux rangs le cortége ondoie :
"D'abord, les piqueurs aux pas lourds,
"Puis, sous l'étendard qu'on déploie,
"Les barons en robes de soie,
"Avec leurs toques de velours.

"Voici les chasubles des prêtres ;
"Les hérauts sur un blanc coursier.
'Tous en souvenir des ancêtres
"Portent l'ecusson de leurs maîtres
"Peint sur leur corselet d'acier.

"Admirez l'armure persane
"Des Templiers, craints de l'enfer :
"Et sous la long pertuisane,
"Les archers venus de Lausanne,
"Vêtus de buffle, armés de fer.

"Le duc n'est pas loin : ses bannières
"Flottent parmi les chevaliers ;
"Quelques enseignes prisonnières,
"Honteuses, passent les dernières......
"Mes sœurs ! voici les timbaliers !......

Elle dit, et sa vue errante,
Plonge, helas ! dans les rangs pressés ;
Puis, dans la foule indifferente,
Elle tomba, froide et mourante......
—Les timbaliers étaient passées.

VICTOR HUGO.

NOTES.

L' arrière-ban. Assemblée de gentilshommes qui était autrefois convoquée par le prince, pour le servir á la guerre.

Timbalier. Celui qui bat des timbales.

Timbale. Espéce de tambour á l'usage de la cavalerie.

Pourpoint. Partie de l'ancien habillement français, qui couvrait le corps, depuis le cou jusque vers la ceinture.

Cierge. Chandelle de cire à l'usage de l'église.

Gorgerette. Espèce de colerette,

Egyptienne. Sorte de vagabons qu'on appelle aussi Bohémiens.

Fanfare. Air de trompette et d'autres instrumens de musique, en signe de rejouissance.

Pertuisane. Sorte d'arme, espèce d' halebarde.

Buffle. Espêce de veste faite de cuir préparé, que porte la cavalerie.

RÊVERIE.

Encore si l'on savait le secret de la tombe :
Si l'ame s'élevait ainsi qu'une colombe
A travers le ciel bleu, vers cette immensité
Où Dieu jouit de tout et de l'éternité !

Si l'ame, se trouvant sous la forme d'un ange,
S'enivrait à jamais de bonheurs sans mélange ;
Si, rejetant la coupe où l'on boit tant de fiel,
Les ames qui s'aimaient se revoyaient au ciel !
Si des mondes roulans l'ineffab!e harmonie,
La majesté de Dieu, sa puissance infinie,
L'orgueil d'être immortel, de voir créer sans fin ;
D'unir son chant d'amour au chant du séraphin,
Si les plaisirs sacrés du celeste domaine,
Qui n'auraient point de mot dans toute langue humaine,
Dont notre esprit à soif et qu'il ne conçoit pas,
Se montraient devant nous au-delà du trépas !

Oui j'en crois ce besoin que Dieu mit en notre ame,
Ce vague instinct des cieux qui m'attire et m'enflamme,
Ce desir éthérè qui n'a rien d'ici bas :
Il est un autre monde un terme à nos combats ;
Une féte éternelle où Dieu même convie
Un bonheur indicible, un grand but à la vie,
Un sublime repos aux élans de l'esprit,
Un amour, Eliza, qui jamais ne tarit,

Un port aux affligés, libres de toute crainte,
Devant le Dieu de tous, une égalité sainte ;
Des prix à la vertu, des regrets aux pervers,
Un culte universel au Dieu de l'univers.

GUSTAVE DROINEAU.

LA SOEUR GRISE.

J'ai laissé pour toujours la maison paternelle ;
Mes jeunes sœurs pleuraient ; ma pauvre mère aussi
Oh ! qu'on regret tardif me rendrait criminelle !
Ne suis je pas heureuse ici !......

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appellée :
Dieu qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens !
Et moi qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée

Ignorante du monde avant de le quitter,
    Je ne le hais point : et peut être
(Un mourant me l'a dit), j'aurais dû le connaître
    Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère,
    Faible encor du dernier adieu,
    J'embrasse ta croix, ô mon Dieu !......
    Je n'embrasserai plus ma mère.

Souvenirs de bonheur, que voulez vous de moi ?
Que vous sert de troubler ma retraite profonde ?
    Et qu' ai-je à faire avec le monde,
Dont le nom seul, ici, doit me glacer d'effroi ?

Ici la charité remplit mes chastes heures.
Le malheureux bénit ma main qui le défend :
Je nourris l'orphelin d'espérances meilleures ;
Ta servante, ô mon Dieu, dans ces tristes demeures
Est l'enfant du vieillard, la mère de l'enfant.

Et tandis que mes sœurs à de nouvelles fêtes
Vont peut-être se préparer ;
Que, des fleurs dont ma mère aimait à me parer,
Elles ont couronné leurs têtes
Moi je veille et je prie...... et ne dois point pleurer.

O de mes premiers jours images trop fidèles !
Mes songes quelquefois me rendent vos douceurs.
Ma bouche presse encor les lèvres maternelles,
Et même au bal joyeux je suis mes jeunes sœurs,
Le front ceint de roses, comme elles.

Vaine illusion d'un instant,
Dont le charme confus m'agite, et me réveille !...
Mais la cloche plaintive a frappé mon oreille :
A son lit de douleur le malade m'attend.

Là, naguère, une pauvre fille
Me disait en pleurant : "Dieu finit mes malheurs.
J'étais orpheline, et je meurs
Sans avoir connu ma famille.—
Moi j'ai quitté la mienne......et nous melions nos pleurs.

J'avais une famille ; et pourtant je l'oublie ;
Et mon cœur bat d'un noble orgueil
Quand le pauvre a pressé de sa main affablie
Ma main qui doucement l'accompagne au cercueil.

Consolé par ma voix à son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité :
Que dis-je ? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain, qu'avant lui j'ai quitté.

Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir, né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir son âme,
Au mourant, de prier Dieu pour moi.

ALEXANDRE GUIRAUD.

A UN VOYAGEUR.

Ami, vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas ! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.
Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux, et laissé de vous mème
Quelque chose en passant.

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon ;
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison !

Vous êtes fatigué, tant vous avez vu d'hommes !
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses inféécondes
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfans dans vos mains tenant les têtes blondes,
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère !
"Où donc ton père ? Où donc ton fils ? Où donc ta mère ?
—"Ils voyagent aussi !"

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune ;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux !
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes ;
On le fait à pas lents, parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous !

J'étais à leur départ comme j'étais au votre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
Ils ont pris leur essor.
Hélas ! j'ai mis en terre, a cette heure suprême,
Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor.

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
Tendre ce corridor.
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme,
Mais, le cercueil fermé, mon ame a vu leur ame
Ouvrir deux ailes d'or !

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel et partit la première,
Et son œil, en mourant, fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier né la suivit, puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre,
Et vont où nous irons !

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.
Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
Laquelle dort le mieux ?

Venez, muets tous deux et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire.
Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon.

Combien vivent joyeux, qui devaient, sœurs et frères,
Faire un pleur éternel de quelques ombres chères !
Pouvoir des ans vainqueurs !
Les morts durent bien peu : laissons-les sous la pierre.
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière.
Moins vîte qu'en nos cœurs.

Voyageur ! voyageur ! quelle est notre folie !
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie,
Des plus chers, des plus beaux ?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux ?

Victor Hugo.

LE SOIR.

Le soir ramène le silence,
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs,
Le char de la nuit s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le devin mystère ;
Ces secrets cachés dans la sphère.
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence
T'addresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'ésperance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur ame ?

Peut-être ces manes heureux,
Glissent ainsi sur le bocage :
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ? si c'est vous, ombres chéries !
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi, chaque nuit,
Vous mêler à mes reveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sien de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !......Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

De la Martine.

L' AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à ma douleur, et plait à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encor, pour la derniere fois
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits,
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire,
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau,
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie
Peut-être restait il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule, une ame que j'ignore
Aurait compris mon ame et m'aurait répondu,

La fleur en livrant ses parfums au zéphir :
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi, je meurs ; et mon ame, au moment qu'elle expire,
S'exale comme un son triste et harmonieux.

De la Martine.

LA BATAILLE PERDUE.

"Allah ! qui me rendra ma formidable armée,
"Emirs, cavalarie au carnage animée,
"Et ma tente, et mon camp, éblouissante à voir,
"Qui la nuit allumait tant de feux, qu' à leur nombre
"On eût dit que le ciel sur la colline sombre
"Laissait ses étoiles pleuvoir ?

"Qui me rendra mes Beys aux flottantes pelisses?
"Mes fiers Timariots, turbulentes milices ?
"Mes Khans bariolés ? mes rapides Spahis ?
"Et mes Bedouins hâlés, venus des pyramides,
"Qui riaient d'effrayer les laboureurs timides,
"Et poussaient leurs chevaux, par les champs de maïs ?

"Tous ces chevaux, à l'œil de flamme, aux jambes grèles,
"Qui volaient dans les blés comme des sauterelles.
'Quoi ! je ne verrai plus, franchissant les sillons,
"Leurs troupes par la mort en vain diminuées
"Sur les carrés pesans s'abbattant par nuées,
"Couvrir d'éclairs les bataillons !

'Ils sont morts : dans le sang traînent leurs belles housses ;
"Leur sang souille et noircit leur croupe aux taches rousses:
"L'éperon s'userait sur leur flanc arrondi
"Avant de réveiller leurs pas jadis rapides,
"Et près d'eux sont couchés leurs maîtres intrépides
"Qui dormaient à leur ombre aux haltes de midi !

"Allah ! qui me rendra ma redoutable armée ?
"La voilà par les champs tout entière semée,
"Comme l'or d'un prodigue épars sur le pavé.
"Quoi ! chevaux, cavaliers, Arabes et Tartares,
"Leurs turbans, leur galop, leur drapeaux, leurs fanfares.
"C'est comme si j'avais rêvé.

"O mes vaillans soldats et leurs coursiers fidèles !
"Leur voix n'a plus de bruit et leurs pieds n'ont plus d'ailes;
"Ils ont oublié tout et le sabre et le mors.
"De leurs corps entassés cette vallée est pleine :
"Voilà pour bien long-temps une sinistre plaine !
"Ce soir, l'odeur du sang : demain, l'odeur des morts.

"Quoi ! c'était une armée et ce n'est plus qu'un ombre,
"Ils se sont bien battus, de l'aube à la nuit sombre.
"Dans le cercle fatal ardens à se presser.
"Les noirs linceuils des morts sur l'horizon se posent;
"Les braves ont fini, maintenant ils reposent,
"Et les corbeaux vont commencer.

"Déjà, passant leur bec entre leurs plumes noires.
"Du fond des bois, du haut des chauves promontoires
"Ils accourent : des morts ils rongent les lambeaux ;
"Et cette armée, hier formidable et suprême,
"Cette puissante armée, hélas ! ne peut plus même.
"Effaroucher un aigle et chasser des corbeaux !

"Oh ! si j'avais encor cette armée immortelle,
"Je voudrais conquérir des mondes avec elle ;
"Je la ferais régner sur les rois ennemis.
"Elle serait ma sœur, ma dame et mon épouse.
"Mais que fera la mort, inféconde et jalouse,
"De tant de braves endormis ?

"Que n'ai-je été frappé ! que n'a sur la poussière
"Roulé mon vert turban avec ma tête altière !
"Hier j'étais puissant ; hier trois officiers,
"Immobiles et fiers, sur leur selle tigrée,
"Portaient, devant le seuil de ma tente dorée,
"Trois panaches ravis aux croupes des coursiers.

'Hier j'avais cent tambours tonnant à mon passage ;
"J'avais quarante agas contemplant mon visage,
"Et d'un sourcil froncé tremblant dans leurs palais.
"Au lieu des lourds pierriers qui dorment sur les proues,
"J'avais de beaux canons, roulant sur quatre roues
"Avec leurs canonniers anglais.

"Hier j'avais des châteaux ; j'avais de belles villes ;
"Des Grecques par milliers à vendre aux juifs serviles;
"J'avais de grands harems et de grands arsenaux.
"Aujourd' hui, dépouillé, vaincu, proscrit, funeste,
"Je fuis...de mon empire, hélas ! rien ne me reste ;
"Allah ! je n'ai plus même une tour à créneaux !

"Il faut fuir, moi, Pacha, moi, Visir à trois queues !
"Franchir l'horison vaste et les collines bleues,
"Furtif, baissant les yeux, presque tendant la main,
"Comme un voleur qui fuit troublé dans les ténèbres
"Et croit voir des gibets dressant leurs bras funèbres,
"Dans tous les arbres du chemin !"

Ainsi parlait Reschid, le soir de sa défaite.
Nous eûmes mille Grecs tués à cette fête.
Mais le Viser fuyait, seul, ce champ meurtrier,
Rêveur, il essuyait son rouge cimeterre ;
Deux chevaux près de lui, du pied battaient la terre,
Et vides, sur leurs flancs sonnaient les étriers.

Victor Hugo.

L' AUMÔNE.

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne ;
Un beau jour, maintenant, est rare et passager :
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne ;
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs ;
Toi la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs soyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux ; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts ;
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée ;
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards
Autour de leur cime effeuillée.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris :
Appliquons-nous, mes sœurs ; faisons de beaux ouvrages
Que les pauvres vendront aux riches de Paris.
Nous, à Dieu seulement demandons-en le prix,
Sans rechercher d'autres suffrages.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit :
Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

Vous avez vu souvent, au seuil du presbytère,
Cette femme encor jeune, et d'un maintien tremblant,
Qui nourrit un enfant, pâle comme sa mère,
Et qui pleure en le consolant.

Au sortir de l'eglise, hier, je l'ai cherchée :
On m'a dit que, malade et n'ayant point d'abri,
Dans la grange prochaine elle s'était couchée,
Et que l'enfant souffrait d'être si mal nourri,

Ma mère en a pleuré, puis m'a donné pour elle ;
Et j'ai couru bien vite apporter ce secours.
Mais ce n'est point assez : travaillons avec zèle,
Mes sœurs, et de tous deux nous sauverons les jours.

Dans notre livre de prières,
(Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs,) il est écrit,
Que tous les pauvres sont nos frères ;
Oui, qu'ils sont, comme nous, enfants de Jésus-Christ.

La fortune, ici bas n'est pour nous qu'une épreuve.
Qui possède beaucoup, doit donner beaucoup d'or;
Et qui possede peu, devra donner encor ;
C'est le cœur qui fait tout : le dernier de la veuve
Sera compté comme un trésor.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême,
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas ;
Qu'un refus est, là-haut, puni comme un blasphême ;
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas,
Et qu'en donnant au pauvre, on prête à Dieu lui-même.

Et si vous en doutez, écoutez le récit
D'un miracle opéré par le chef des apôtres,
En des temps meilleurs que les nôtres ;
Il s'est fait à Joppé ; la Bible nous le dit.

"Une femme y mourut qui pratiquait l'aumône,
Nourissait l'orphelin, accueillait l'exilé,
Et de son toit béni ne renvoyait personne
Sans l'avoir satisfait ou du moins consolé.

A saint Pierre, aussitôt, le peuple vint l'apprendre.
On avait exposé la morte en sa maison,
Et tous les gens de bien étaient en oraison,
Le suppliant de la leur rendre.

Tous les pauvres surtout, les pauvres désolés
Lui contaient ses bien faits, lui peignaient, leurs alarmes ;
Les veuves, les enfans lui montraient, tous en larmes,
Leurs habits qu'elle avait filés.

Il se mit à genoux, et pria. Sur la sainte
La grace de Dieu descendit.
Levez-vous, lui dit-il. La morte l'entendit.
Et tous crurent à Dieu dans la funèbre enceinte,
Quand l'apôtre la leur rendit.

Donnons, mais sans éclat, et même avec mystére;
Là haut veille, mes sœurs, un témoin précieux.
Donnons: ce qu'on répand d'aumônes sur la terre,
S'amasse en trésor dans les cieux.

GUIRAUD.

L' ISOLEMENT.

Souvent sur la montague, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'elançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs ;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique,
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'eprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre, ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'echauffe pas les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières
Vains objets dont pour moi le charme est envolé,
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifferent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu' importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne desire rien de tout ce qui m'éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au dela des bornes de sa sphere,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute ame désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu à toi ?
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons ;
Et moi je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez moi comme elle, orageux aquilons !

De la Martine.

LE VOILE.

LA SŒUR.

—Qu'avez-vous, qu'avez-vous, mes frères ?
Vous baissez des fronts soucieux.
Comme des lampes funéraires,
Vos regards brillent dans vos yeux.
Vos ceintures sont déchirées;
Déjà trois fois, hors de l'étui,
Sous vos doigts à demi tirés,
Les lames des poignards ont lui.

Le Frère ainé.

N'avez vous pas levé votre voile aujourd' hui ?

La Sœur.

Je revenais du bain, mes frères,
Seigneurs, du bain je revenais,
Cachée aux regards téméraires
Des Giaours et des Albanais ;
En passant près de la mosquée,
Dans mon palanquin recouvert,
L'air de midi m'a suffoquée :
Mon voile un instant s'est ouvert.

Le Second Frère.

Un homme alors passait ? un homme en caftan vert ?

La Sœur.

Oui !...,peut-être..., mais son audace.
N'a point vu mes traits dévoilés......—
Mais vous vous parlez à voix basse,
A voix basse vous vous parlez.
Vous faut-il du sang ? Sur votre ame,
Mes frères, il n'a pu me voir.
Grace ! Tûrez-vous une femme.
Faible et nue en votre pouvoir ?

Le Troisième Frère.

Le soliel était rouge à son coucher ce soir.

La Sœur.

Grâce. Qu'ai je fait ? Grâce ! grace !
Dieu ! quatre poignards dans mon flane !
Ah ! par vos genoux que j'embrasse.....
O mon voile ! ô mon voile blanc !
Ne fuyez pas mes mains qui saignent.
Mes frères soutenez mes pas !
Car sur mes regards qui s'éteignent
S'étend un voile de trépas.

Le Quatrième Frère.

C'en est un que du moins tu ne lèveras pas !

Victor Hugo.

LE MAL DU PAYS.

Je veux aller mourir aux lieux où je suis née ;
Le tombeau d' Albertine est près de mon berceau ;
Je veux aller trouver son ombre abandonnée,
Je veux un même lit près du même ruisseau.

Je veux dormir. J'ai soif de sommeil, d'innocence,
D'amour ! d'un long silence écouté sans effroi,
De l'air pur qui soufflait au jour de ma naissance,
Doux pour l'enfant du pauvre et pour l'enfant du roi.

J'ai soif d'un frais oubli, d'une voix qui pardonne ;
Qu'on me rende Albertine ! Elle avait cette voix
Qu'un souvenir du ciel à quelques femmes donne.
Elle a béni mon nom......autre part......autrefois !

Autrefois !...qu'il est loin le jour de son baptême !
Nous entrâmes au monde un jour qu'il etait beau :
Le sel qui l'ondoya fut dissous sur moi-même,
Et le prêtre pour nous n'alluma qu'un flambeau.

D'où vient-on quand on frappe aux portes de la terre ?
Sans clarté dans la vie, où s'addressent nos pàs ?
Inconnus aux mortels qui nous tendent leurs bras,
Pleurant comme effrayés d'un sort involontaire.

Où va-t-on quand, lassé d'un chemin sans bonheur,
On tourne vers le ciel un regard chargé d'ombre ?
Quand on ferme sur nous l'autre porte, si sombre !
Et qu'un ami n'a plus que nos traits dans son cœur ?

Ah ! quand je descendrai rapide, palpitante,
L'invisible sentier qu'on ne remonte pas,
Reconnaîtrai-je enfin la seule ame constante
Qui m'aimait imparfaite, et me grondait si bas ?

Te verrai-je, Albertine ! ombre jeune et craintive ?
Jeune, tu t'envoles peureuse des autans ;
Dénouant pour mourir ta robe de printemps,
Tu-dis : "Semez ces fleurs sur ma cendre captive".

Oui, je reconnaîtrai tes traits pâles, charmans !
Miroir de la pitié qui marchait sur tes traces,
Qui pleurait dans ta voix, angélisait tes graces,
Et qui s'enveloppait dans tes doux vêtemens !

Oui, tu ne m'es qu'absente, et la mort n'est qu'un voile,
Albertine ! et tu sais l'autre vie avant moi.
Un soir j'ai vu ton ame aux feux blancs d'une étoile ;
Elle a baisé mon front, et j'ai dit : C'est donc toi" !

Viens encor ; viens ! j'ai tant de choses à te dire !
Ce qu'on t'a fait souffrir, je le sais ! j'ai souffert.
O ma plus que sœur ! viens : ce que je n'ose écrire,
Viens le voir palpiter dans mon cœur entr'ouvert !

Mme Desbordes-Valmore

LA FILLE D'OTAÏTI.

ODE.

"Oh! dis-moi, tu veux fuir ? et la voile inconstante.
Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux.
Cette nuit j'entendais, trompant ma douce attente,
Chanter les matelots qui repliaient leur tente :
Je pleurais à leurs cris joyeux.

"Pourquoi quitter-notre île. En ton île étrangère
Les cieux sont ils plus beaux ? a-t-on moins de douleurs,
Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère ?
Couvriront-ils tes os du plane funéraire
Dont on ne cueille pas les fleurs ?

"Te souvient-il du jour où les vents salutaires,
T'amenèrent vers nous pour la première fois ?
Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires.
Je ne t'avais point vu jusqu' alors sur nos terres,
Et pourtant je vins à ta voix.

"Oh ! j'étais belle alors ; mais les pleurs m'ont flétrie
Reste, ô jeune étranger ! ne me dis pas adieu,
Ici, nous parlerons de ta mère chérie ;
Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie.
Comme aux louanges de ton Dieu.

"Tu rempliras mes jours : à toi je m'abandonne.
Que t'ai-je fait pour fuir ? Demeure sous nos cieux,
Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
Et je t'appellerai du nom que l'on te donne,
Dans le pays de tes aïeux.

"Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis :
Reste, ô jeune étranger ! reste, et je serai belle ;
Mais tu n'aimes qu'un temps, comme notre hirondelle :
Moi, je t'aime comme je vis.

"Hélas ! tu veux partir. Aux monts qui t'ont vu naître,
Sans doute quelque vierge espère ton retour.
Eh bien ! daigne avec toi m'emmener, ô mon maître !
Je lui serai soumise, et l'aimerai peut être,
Si ta joie est dans mon amour.

"Loin de mes vieux parens, qu'un tendre orgueil enivre
Du bois où dans tes bras j'accourus sans effroi ;
Loin des fleurs, des palmiers, je ne pourrai plus vivre,
Je mourrais seule ici. Va, laisse-moi te suivre ;
Je mourrai du moins près de toi.

"Si l'humble bananier accuellit ta venue,
Si tu m'aimas jamais, ne me repousse pas.
Ne t'en va pas sans moi dans ton île inconnue,
De peur que ma jeune ame, errante dans la nue,
N'aille seule suivre tes pas".

Quand le matin dora les voiles fugitives,
En vain on la chercha sous son dôme léger ;
On ne la revit plus dans les bois, sur les rives ;
Pourtant la douce vierge aux paroles plaintives
N'était pas avec l'étranger.

VICTOR HUGO.

LA DERNIÈRE ROSE.

Dernier espoir de nos jardins
Rose d'automne, pâle rose,
De ta corolle demi-close
J'aime les charmes incertains...
Montre-nous ta tête inclinée,
Ta feuille aux vents abandonnée,
Ta goutte d'eau qui, dans ton sein,
Ainsi qu'une larme, etincelle ;
Et qui, passagère comme elle,
Brille un instant, et tombe enfin.
Le deuil touchant de la nature,
De tes graces va s'embellir ;
Sur les fleurs et sur la verdure,
Plaintive, tu sembles gémir :
Ainsi la vierge désolée,
Melant sa plainte aux vents du soir
Pleure ses sœurs, et va s'asseoir
Au pied de leur urne voilée......

BRISSET.

LE CIMETIERE.

Il est nuit, Phébé jette une pâle lumière ;
En chantant ses amours le rossignol s'endort.
Malheureux, j'aime errer dans ce lieu solitaire ;
Il est triste, il me plaît, il convient à mon sort.

Ici, rien ne me trouble ; ici, tout est tranquille ;
On respire à long traits l'air de l'égalité.
L'opprimé trouve enfin la paix dans cet asile,
A côté du mechant qui l'a persécute.

Le grand étale encore un faste sacrilège,
Près du tertre modeste où dort l'homme de bien ;
Le riche a des pleureurs à gage pour cortège ;
Le sage, des amis, et le pauvre, son chien.

Beauté, talens, grandeurs, vains honneurs de la terre,
Tout vient s'anéantir dans ce séjour de deuil ;
Toi meme, des mortels enivrante chimère,
"O gloire ! ton sentier ne conduit qu'au cercueil".

L. V.

LE JEUNE POÈTE MOURANT.

Rempli d'illusions, j'aimais la fleur nouvelle,
Plus odorante encore au retour de la nuit ;
Et l'étoile du soir, silencieuse et belle,
Et le nuage qui s'enfuit.

Souvent des nuits d'été savourant l'harmonie,
Je m'écriai, baigné de pleurs delicieux :
Quels rapports avex-vous, mystères de la vie,
Avec les mystères des cieux.

L'ange des morts m'invite au terrible passage,
Sa flamboyante épée a traversé les airs ;
Et devant lui s'étend le funeste nuage
Qui va me cacher l'univers.

Mes jours sont accomplis ; fuyez de ma mémoire,
Doux songes où mon cœur a trouve tant d'appas,
Vous me parliez en vain de bonheur et de gloire,
La mort seule ne trompe pas.

Cependant je devais, pure et douce espérance,
Couvrir mes vieux parens des lauriers de leur fils ;
Mon cœur voulait, des soins que leur doit mon enfance,
Entourer leurs cheveux blanchis.

Je devais célébrer, brulant d'un beau délire,
La sainte libérté, les lois, et la vertu ;
Je devais, ô mon Dieu, te consacrer ma lyre ;
Pourquoi ne l'as tu-pas voulu ?

HOLMON-DURAND.

VOILA CE QUE C'EST QU'UN ROMAN.

CHANSON.

Afin de me faire connaître,
Je vais composer un roman ;
Mais, avant qu'il puisse paraître,
Je veux qu'on juge de mon plan.
Admirateur du goût moderne,
Je ne peins ni travers, ni mœurs ;
Je surprends, étonne, consterne :
J'entasse malheurs sur malheurs.

Un chateau sombre, inhabitable,
An milieu d'un pays mal-sain,
Recèle un tyran détestable,
Barbare, cruel, inhumain.

Il fait à l'aimable Gisèle
Eprouver mille affreux tourmens :
Hédoin, amant toujours fidèle,
La console de temps en temps.

Dans une fôret bien antique
Notre belle habite un couvent,
Chante une romance gothique
Où respire le sentiment.
Je place en ce lieu solitaire,
Pour secourir le voyageur,
Un bon ermite octogénaire,
Qui de prier fait son bonheur.

Des brigands, des hommes honnêtes,
Passent en scène tour à tour ;
Vaisseaux battus par les tempêtes,
Cachots, fantôme, vieille tour.
Le tyran, par la main d'un page,
Périt après mille incidens ;
Et je termine mon ouvrage
Par l'union des deux amans.

DE TANGRIS.

LE CAUCHEMAR.

Sur mon sein haletant, sur ma tête inclinée,
Ecoute, cette nuit, il est venu s'asseoir;
Posant sa main de plomb sur mon ame enchaînee,
Dans l'ombre il la montrait, comme une fleur fanée,
Aux spectres qui naissent le soir.

Ce monstre aux élémens prend vingt formes nouvelles :
Tantôt dans une eau morte il traîne son corps bleu;
Tantôt son rire éclate en rouges etincelles;
Deux éclairs sont ses yeux, deux flammes sont ses ailes:
Il vole sur un lac de feu.

Comme d'impurs miroirs, des ténêbres mouvantes
Répètent son image en cercle autour de lui;
Son front confus se perd dans des vapeurs vivantes;
Il remplit le sommeil de vagues épouvantes,
Et laisse à l'ame un long ennui.

Vierge, ton doux repos n'a pas de noirs mensonges :
La nuit, d'un pas lèger, touche ton front vermeil.
Jamais jusqu' à ton cœur un rêve affreux ne plonge ;
Et quand ton ame au ciel s'envole dans un songe,
Un ange garde ton sommeil.

Victor Hugo.

LA GRAND'MERE.

"Dors-tu...reveille-toi, mère de notre mere !
D'ordinaire en dormant ta bouche remuait
Car ton sommeil souvent resemble à ta prière.
Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre,
Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

"Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume,
Quel mal avons nous fait, pour ne plus nous chérir ?
Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume ;
Si tu ne parle pas, le feu qui se consume,
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !

"Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte,
Alors que diras-tu quand tu t'éveilleras ?
Tes enfans à leur tour seront sourds à ta plainte.
Pour nous rendre la vie en invoquant ta sainte,
Il faudra bien long tems nous serrer dans tes bras !

"Donnes-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées ;
Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour ;
Dis-nous ces chevaliers qui servis par les fées,
Pour bouquets à leurs dames apportaient des trophées,
Et dont le cri de guerre étaient un nom d'amour.

"Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantomes ;
Quel hermite dans l'air vit Lucifer volant ;
Quel rubis étincelle au front du roi des Gnomes ;
Et si le noir Démon craint plus ; dans ses royaumes,
Les Psaumes de Turpin que le fer de Roland.

"Ou montre-nous ta Bible aux figures dorées ;
Les saints vêtus de blancs protecteurs des hameaux,
Les vierges de rayons dans leur joie entourées,
Et ces feuillets, où luit en lettres ignorées,
Le langage inconnu qui dit à Dieu tous nos maux.

"Mère, helas ! par dégres s'affaisse la lumière,
L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière !
Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière,
Toi qui nous rassurais, veux tu nous effrayer ?

"Dieu! que tes bras sont froids! rouvre les yeux...naguére
Tu nous parlais d'un monde, ou nous menent nos pas,
Et de ciel, et de tombe, et de vie éphemère ;
Tu nous parlais de la mort dis-nous ô notre mère !
Qu'est ce donc que la mort ? Tu ne nous réponds pas" !

Leur gémissante voix long-temps se plaignit seule.
La jeune aube parût sans reveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups,
Et le soir un passant, par la porte entr'ouverte
Vit devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits enfans qui priaient à genoux.

Victor Hugo.

LE FEU DU PRISONNIER.

Combien le feu tient douce compagnie.
Au prisonnier dans les longs soirs d'hiver !
Seul avec moi se chauffe un bon Genie.
Qui parle haut, rime chante un vieux air.
Il me fait voir, sur la braise animée,
Des bois, des mers, un monde en peu d'instants.
Tout mon ennui s'envole à la fumée.
O bon Génie, amusez-moi long temps.

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire ;
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
Du doigt, dans l'âtre, il signal un navire :
Je vois trois mâts sur des flots orageux.
Le vaisseau vogue, et bientôt l'equipage.
Sous un beau ciel saluera le printemps.
Moi seul je reste enchainé sur le plage.
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Ici que vois-je ? est-ce un aigle qui vole.
Et du soleil mesure la hauteur ?
C'est un ballon : voici la banderole,
Et la nacelle, et le navigateur.
L'audacieux, si la pitié l'inspire,
Doit de ces murs plaindre les habitans.
Libre là haut, quel air pur il respire !
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

D'un canton suisse, ah ! voilà bien l'image.
Glaciers, torrens, vallons, lacs et troupeaux.
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage ;
La liberté, là, m'offrait le repos.
Je franchirais ces monts à crête immense,
Où je crois voir nos vieux drapeaux flottans,
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
O bon Génie, amusez-moi long temps.

Dans mon désert encor quelque mirage !
Génie, allons sur ces coteaux boisés.
En vain tout bas on me dit : Deviens sage ;
Plie un genou tes fers seront brisés.

Vous, qui, bravant le géolier qui vous guette,
Me rendez jeune à près de cinquante ans,
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette.
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

BÉRANGER.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple qui j'aime
Je ceignis les lis éclatans,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop énivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie.
De mon sort va changer le cours.

Hélas ! un présage terrible.
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir dans un songe horrible.
Un échaufaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide,
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

BÉRANGER.

LA PAUVRE FEMME.

Il neige, il neige, et là, devant l'eglise,
Une vieille prie à genoux,
Sous ses haillons où s'engouffre la bise.
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas ! la pauvre femme,
Ah ! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au tient hâve, aux traits amaigris ?
D'un grand spectacle autrefois la merveille
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
Ah ! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'eloignant du théâtre
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre.
La poursuivre de ses bravos !
Pour l'enlever au char qui la transporte,
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte !
Ah ! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour !
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes,
Tributs de l'amour à l'amour !

Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité !
Tous les palais out leurs nids d'hirondelles.
Ah ! faisons-lui la charitê.

Revers affreux ! un jour de maladie
Eteint ses yeux, brise sa voir ;
Et bientôt seule et pauvre elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois,
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah ! faisons-lui la charité.

Le froid redouble, ô douleur ! ô misère !
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire.
Qui l'eut fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété ;
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah ! faisons-lui la charité.

LE NAUFRAGE.

VERS ADRESSÉS À MADAME RECAMIER.

Rebut de l'aquilon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort
Et que, dur charpentier, la mort impitoyable
Allait dépecer dans le port !

Sous tes ponts désertés un seul gardien habite ;
Autrefois tu l'as vu sur ton gaillard-d'avant,
Impatient d'écueils, de tourmente subite,
Souffler pour ameuter le vent.

Tantôt sur ton beaupré, cavalier intrépide,
Il riait en plongeant tête dans les flots,
Tu bondissais ; tantôt du haut du mât rapide
Il criait, Terre ! aux matelots.

Maintenant retiré dans ta carène usée,
Teint hâlé, front chenu, main goudronnée, yeux pers,
Sablier presque vide et boussole brisée,
Annoncent l'ermite des mers.

Vous pensiez défaillir, amarrés à la rive,
Vieux vaisseau, vieux nocher ! vous vous trompiez tous deux.
L'ouragan vous saisit et vous traîne en dérive,
Hurlant sur les flots noirs et bleus.

Dès le premier récif votre course bornée.
S'arrêtera ; soudain vos flancs s'entr'ouvriront.
Vous sombrez ! c'en est fait ! et votre ancre écornée
Glisse et labeur en vain le fond.

Ce vaisseau, c'est ma vie, et ce nocher, moi-même,
Je suis sauvé ! mes jours aux mers sont arrachés,
Un astre m'a montré sa lumière que j'aime.
Quand les autres se sont cachés.

Cette étoile du soir qui dissipe l'orage,
Et qui porte si bien le nom de la beauté,
Sur l'abîme calmé conduira mon naufrage
A quelque rivage enchanté.

Jusqu' à mon dernier port, douce et charmante étoile,
Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau ;
Et quand tu cesseras de luire pour ma voile,
Tu brilleras sur mon tombeau.

NOTES.

Rebut. Du verbe rebuter, rejeter avec dureté.

Dépecer. Mettre en pièces.

Gaillard-d'avant. Elévation qui est sur le tillac du vaisseau.

Tourmente. Orage, bourasque sur la mer.

Ameuter. Exciter.

Beaupré. Nom d'un des mats d'un vaisseau.

Carène. La quille et les flancs d'un vaisseau jusqu' à fleur d'eau.

Chenu. Que est tout blanc de viellesse.

Défaillir. Vieux mot pour manquer.

Amarrés. Attacher un vaisseau avec une amarre, espèce de cordage.

Nocher. Celui qui gouverne un vaisseau.

En dérive. S'ecarter de la route que l'on tient en mer.

Sombrez. Il se dit d'un vaisseau, lorsqu'étant sous voiles, il est renversé par un coup de vent qui le fait périr ou couler bas.

PRIÈRE.

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau !

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain !

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce,
Naissent justice et charité !

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur recompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné !

Mais que le bienfait qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,
A leurs mains pieuses s'attache
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés !

Que leurs méres dans leur vieillesse
Ne meurent qu' après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

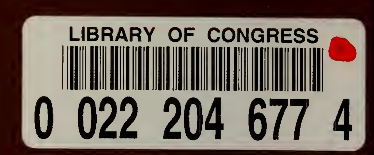
Mais que leur race se succède,
Comme les chênes de Membré,
Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré !

Ou comme ces eaux toujours pleines,
Dans les sources de Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines
Qu' après que d'autres ont coulé !

De la Martine.

LA FIN.

G. SIMONS, PRINTER, NOTTINGHAM.


LIBRARY OF CONGRESS
0 022 204 677 4